



Une crise révélatrice

Discours de rentrée académique 2020-2021 du Recteur

Pierre Wolper

17 septembre 2020

Il y a un an, ... ou plutôt deux demi-années, tant les premiers six mois ont été différents des six derniers. Je reprends donc. Il y a deux demi-années, à cette même tribune je faisais un bref historique de notre Université depuis la fin de la seconde guerre mondiale, qui s'est terminée il y a 75 ans, décrivais ses projets et je concluais, comme vous l'avez entendu, en proposant une devise, SCIENTIA OPTIMUM, et en rappelant les valeurs qui nous guident.

Aujourd'hui, nous sommes éprouvés par une crise que nous voulons croire derrière nous, mais qui ne disparaît pas et sans cesse se rappelle à nous. Nous sommes masqués et distancés.

Il y a deux demi-années, la cérémonie de ce jour nous aurait paru être tirée d'un très mauvais film de science-fiction, ou être une vaste farce étudiante visant à démontrer les idées farfelues qui peuvent germer dans les cerveaux académiques. Sans hésiter on peut dire que la réalité dépasse la fiction.

Je voudrais revenir brièvement sur les différentes étapes de la gestion de la crise :

Au départ, nous étions tous observateurs. Des informations nous venaient sur ce qu'il se passait en Chine, cela paraissait lointain et très peu inquiétant pour nous, en oubliant que 10 heures d'avion à peine nous séparent de la Chine. Quand le problème est devenu italien, nous étions bien plus concernés. L'Italie, bien sûr, un pays avec lequel beaucoup de personnes résidant en Belgique ont des liens étroits et une destination fort prisée pour des vacances qu'elles soient d'été ou d'hiver.

Et puis, il y a eu cette prise de conscience que le problème était aussi chez nous. D'abord minimisé, vous venez d'entendre Fabrice Bureau à ce sujet, minimisé quant à la gravité de la maladie, une « mauvaise grippe » disait-on. Mais sont rapidement apparus des cas qui montraient que ce n'était pas tout à fait cela et les premières mesures ont suivi. Je me souviens d'une réunion, le 9 mars, avec mes collègues Recteurs à Bruxelles dans un restaurant, ... sans masques. Nous avons discuté, recueilli des informations, appris un peu ce qu'il se passait en Flandre. Caroline Pauwels, Rectrice de la VUB était aussi parmi nous. Et, nous avons décidé qu'il fallait commencer à réagir et au minimum adresser un message aux étudiants, comme quoi les festivités étaient peut-être une très mauvaise idée avec cette épidémie qui se développait.

Et puis les choses se sont précipitées, le jeudi de cette semaine-là, le 12 mars, nous annoncions simultanément le basculement vers l'enseignement à distance. Le 13 mars, une déclaration officielle du Gouvernement mettait en place toutes sortes de mesures et la semaine suivante, l'économie et le pays se mettant largement en veilleuse pour pouvoir respecter les mesures de précaution.

A ce moment-là, nous avons une vue relativement à court terme de l'épidémie. Notre impression était que cela allait durer un mois, deux mois, ... puis passer. La crise était vraiment vue comme temporaire et, quand on pensait à régler certains problèmes, les postposer semblait être la solution. L'examen d'admission en médecine a ainsi été retardé de début juillet à fin août. Nous savons maintenant rétrospectivement que ce n'était pas forcément une bonne idée. La situation fin août était pire que la situation début juillet et nous avons dû changer en urgence les modalités d'organisations. Madame la Ministre s'en souvient parfaitement, nous avons eu des visioconférences pendant l'été pour régler tout cela. Je parlais tout à l'heure des personnes qui se sont mobilisées au sein de l'Université. Cet examen a été une des activités qui a demandé pas mal d'efforts d'organisation et de mise au point, mais qui s'est très bien déroulé.

Est venue ensuite la phase la plus aiguë de la crise. On a commencé à voir les images des hôpitaux italiens surchargés. Chez nous, on n'en est pas arrivé là, mais on a vu monter les taux de mortalité et compris que la situation commençait à devenir dramatique. Les mesures ont fait leur effet. La décroissance des infections est venue. On a pu progressivement lever les mesures. Dans les universités, nous avons clôturé le quadrimestre en maintenant les cours à distance. On a très largement organisé les examens à distance, et même prévu une deuxième session à distance, en se disant, « on ne sait pas ce qu'il va arriver ». Ce n'était pas une mauvaise décision, au vu de la recrudescence au mois d'août.

C'était une période d'une certaine accalmie et l'été a plutôt bien commencé. Nous avons pu, pour certains, commencer à faire des plans de vacances, se dire qu'il y avait moyen de partir. D'autres sont restés mobilisés par tout ce qu'il y avait à faire ici. Et puis, l'été s'est moins bien poursuivi. Les situations sont devenues de plus en plus difficiles. Nous savons maintenant que les zones rouges se multiplient et que le problème des retours de zones rouges est bien avec nous. Notre rentrée pour les étudiants a pu se réaliser en présentiel. Vous avez vu que notre campus manque de places de parking. Les stationnements sauvages ont refait leur apparition, ce qui est par certains côtés, une mauvaise chose mais par d'autres, un bon signe. Cela montre que l'activité a bien repris dans notre université.

Mais cette rentrée en présentiel reste difficile. D'habitude dans cette salle on met 500 à 600 personnes. Je crois que vous êtes aujourd'hui à peu près 150, avec des distances. Nous pouvons mettre un peu plus d'étudiants, une place sur deux. Cela réduit fortement les capacités et nous pose toute une série de problèmes.

Pour faire face à tout cela, nous avons puisé dans nos ressources et nous nous sommes mobilisés. Nous sommes devenus des experts en différentes techniques, notamment la visioconférence. Je crois que si je demande à chacun d'entre vous de citer trois systèmes de visioconférence, j'aurai 90% de réponses correctes. Le truc est de savoir où cliquer pour lever la main quand on veut prendre la parole, de ne pas oublier de couper son micro quand on ne parle pas et de l'allumer quand on reprend la parole. C'est un peu comme le masque que l'on laisse traîner sur le lutrin. On peut sourire de tout cela mais nos enseignants se sont aussi appropriés nos outils d'enseignement à distance, notamment la plateforme e-campus et le système Blackboard. Cela n'a pas toujours été facile, il faut bien le dire. Quand on s'y met sans l'avoir fait précédemment, cela demande un certain apprentissage, ce qui est tout à fait normal et n'a pas été évident. D'autant plus que les systèmes ont dû être améliorés et étendus pour que nous ayons les capacités nécessaires.

Nous avons dû gérer énormément de contraintes et d'urgences, improviser, réagir face à l'inattendu. Tout cela a fonctionné, mais n'oublions pas que nos ressources ne sont pas inépuisables, notre personnel, nos étudiants sont éprouvés, certes à des degrés divers, mais rares sont ceux qui sont totalement indemnes. Cela me mène à quelques réflexions sur comment nous faisons face aux situations difficiles.

La capacité des humains à faire face à l'adversité est assez extraordinaire. Pensons à ce à quoi ont fait face, ici même, les générations qui nous ont précédés lors des guerres du XXe siècle. Contemporainement, aux migrants qui entreprennent des voyages impossibles pour fuir les conflits, l'oppression, la misère et chercher une vie meilleure. Aux opposants aux régimes dictatoriaux, certains relativement proches, d'autres plus lointains qui ne renoncent pas qu'ils soient enfermés dans des prisons déshumanisantes ou empoisonnés. A ce propos, je voudrais dire que notre doctorant iranien Ahmed Babaei longtemps enfermé a été libéré et a pu enfin reprendre son doctorat parmi nous. Pensons aussi à tous ceux qui vivent avec un handicap,

avec des problèmes médicaux graves, il n'y a pas que le covid, ou qui font face à des drames familiaux ou sociaux.

Cette capacité à faire face à l'adversité nous vient certainement en partie de nos gènes, l'instinct de survie, que nous partageons avec d'autres espèces. Mais je pense qu'il y a plus. Il y a la capacité à s'accrocher à des idées abstraites, à des souvenirs, à des valeurs. C'est dans les moments difficiles que les valeurs prennent tout leur sens et je voudrais brièvement revenir sur celles que je vous présentais il y a un an.

Dans une crise, l'*intégrité* c'est avoir l'intérêt collectif pour seul objectif et s'affranchir de tout intérêt particulier. C'est aussi pouvoir expliciter et défendre les motifs de ses actions. L'*humanité* c'est, quelles que soient les contraintes, ne jamais oublier que le respect des personnes est primordial. La *liberté* ce n'est pas tout contrôler, mais laisser les idées s'exprimer et les initiatives se développer. L'*audace*, plus que jamais nécessaire, ce n'est pas se laisser figer par l'incertitude. La *responsabilité* c'est se souvenir que, dans cette crise, chaque action de chacun compte, sujet qui par ailleurs fait débat.

La résilience humaine vient aussi de notre capacité à sortir, ne fût-ce que temporairement de la réalité. Et là je voudrais souligner l'importance de la culture et des arts, bien malmenés dans cette crise. Si un quatuor à cordes est présent ici aujourd'hui, ce n'est pas pour donner le signal de la fête, mais pour nous rappeler que jouer et écouter de la musique dans des moments difficiles nous renforce et est quelque chose de profondément humain.

Il y a un deuxième élément, central aux préoccupations universitaires, qui dans cette crise a joué un rôle central : la science. On a rarement vu autant de scientifiques sur les plateaux de télévision. Virologue et épidémiologiste sont quasi devenus des titres de noblesse. La science et son fonctionnement ont aussi été mis au centre des débats.

Cette crise a été révélatrice de progrès, bien sûr. L'identification du virus a été rapide, son génome a été rapidement séquencé, les tests génétiques ont été assez vite mis au point, la prise en charge des malades a rapidement progressé. Il y a un travail acharné en cours pour le développement à la fois de traitements et de vaccins. Presque chaque matin dans la presse, on lit des informations positives, certainement des choses vont aboutir mais nous ne savons pas quand ni quoi, mais nous pouvons garder espoir. Révélatrice aussi de l'absence de progrès. Quand on reparle de l'épidémie de la grippe espagnole de 1918, on voit quasiment les mêmes images que celles que l'on voit aujourd'hui : masques, distances, les mêmes précautions, les mêmes recommandations, les mêmes restrictions sur les déplacements, rien de bien nouveau.

Crise révélatrice des dérapages qu'il peut y avoir dans la communication scientifique où certains présentent comme étant des certitudes de ce qui n'est parfois qu'une hypothèse ou une intuition. C'est dangereux parce que cela peut décrédibiliser le travail scientifique.

Crise révélatrice de la nécessité d'observations, d'expériences et d'analyses et de confrontation des points de vue pour progresser. C'est la méthode scientifique. Nous en avons toujours bien besoin. Nous sommes en train d'essayer de traiter un problème que nous vivons, dans lequel nous sommes plongés. Cela complique certaines choses parce que l'observation n'est pas neutre. On parlait des tests massifs de nos étudiants. Au départ, on s'est dit que c'était un observatoire extraordinaire, mais que forcément l'information qui va en revenir, par exemple que certains sont positifs et donc se mettront en quarantaine, va modifier l'observation. Mais peut-on éthiquement observer dans une situation comme celle-là, sans se servir de l'information pour agir ?

Autre révélation c'est que face à l'inconnu, la recherche fondamentale et appliquée se confondent. Il n'y a pas eu avant cette année de projets de recherche appliquée sur le virus SARS-CoV-2 parce que nous ne le connaissions pas. La recherche qu'elle soit fondamentale ou appliquée c'est répondre à des questions. Je les distingue par la nature des questions posées, mais dans une situation comme celle-ci, les questions appliquées et les questions fondamentales se rejoignent. Quels sont les mécanismes de reproduction de ce virus ? Comment interagit-il dans notre corps ? comment pouvons-nous développer un vaccin ? Il y a de l'appliqué mais du tout à fait fondamental qui se confondent.

La crise a aussi été révélatrice d'autres éléments troublants. On a parlé de notre perception de la crise à son début. Le rapport à la réalité a été difficile. On voit un problème, on le minimise parce qu'il est lointain sans se rendre compte qu'il peut nous arriver rapidement. Crise révélatrice aussi, de la facilité à diffuser, à faire accepter, des idées que je qualifierai de « non fondées » pour ne pas utiliser une expression plus forte, « totalement fausses ». Crise révélatrice de la difficulté à bien communiquer et à faire adhérer à des mesures de précaution. Révélatrice enfin de la grande variété qu'il y a dans la perception du risque. Certains sont téméraires vis-à-vis du virus, d'autres beaucoup plus craintifs. Parfois à tort, parfois à raison et pas toujours rationnellement. Ce sont d'autres sujets importants de recherche, pas dans les sciences médicales, mais dans les sciences humaines qui étudient notre comportement.

Assez de bilans, tournons-nous vers l'année qui s'ouvre. Dans quelles conditions allons-nous vivre ? Je crains malheureusement qu'il ne faille partir de l'hypothèse que l'épidémie ne va pas disparaître et que nous allons faire face à beaucoup d'incertitudes. Alors, comment répondre à cette situation ?

Première observation, j'en reviens à l'exemple de l'examen de médecine, ne postposons pas. Faisons ce qu'il est possible de faire. C'est une certaine transposition du *Carpe diem*. Chaque jour est un nouveau jour, profitons-en, on ne sait pas ce qui nous attend à l'avenir. Nous aurons bien-sûr beaucoup besoin de flexibilité. Des changements au cours de l'année sont quasi inévitables. Les choses ne se passeront pas comme d'habitude, c'est presque la seule certitude que nous pouvons avoir. Et, quand on fait face à des situations difficiles, il faut ménager nos efforts. Ce n'est pas se mettre en retrait des problèmes à résoudre, mais ménager les efforts qui se concentrent sur des choses qui ne sont pas nécessaires, les discussions futiles, les conflits tout à fait évitables. Concentrons-nous sur l'essentiel, sur les missions que nous devons assurer.

Quels projets alors pour cette année académique ? Nous avons été forcés d'enseigner autrement. Cela a été vécu par beaucoup comme une contrainte, mais c'est aussi une opportunité. Capitalisons sur ce que nous avons appris et intégrons cela dans le long terme. Notre enseignement, je suis convaincu que ce sera vraiment le cas, sera à l'avenir plus varié, plus stimulant, plus efficace.

Les examens. Vaste sujet et gros débats sur les examens à distance au mois de juin et puis dans une moindre mesure aux mois d'août et de septembre. Je ne vais pas revenir sur ces discussions. Mais avoir dû modifier les modalités d'examen est une occasion de remettre en cause le rôle des examens et la place qu'ils prennent. Après avoir étudié aux Etats-Unis, j'ai toujours été interpellé par le temps que nous consacrons aux examens par rapport à ce qui se fait ailleurs. Parfois je me dis que si nos étudiants voient dans leurs études comme objectif la réussite d'examens plutôt que l'objectif de se former, peut-être que notre organisation traditionnelle en est en partie responsable.

La recherche. Les tests montrent qu'il est possible de faire énormément de choses avec audace et détermination, audace, une de nos valeurs. Cela nous apprend qu'il faut oser sortir de ses lignes d'activités habituelles, tenter d'autres choses, explorer de nouvelles voies, c'est comme cela qu'arrivent les découvertes les plus significatives.

Finalement, par rapport à ce que nous pouvons apporter à la société, bien sûr comme traditionnellement et depuis des années, la valorisation de notre recherche, mais aussi beaucoup d'autres choses. Des idées, des analyses, des débats et, comme cela a été montré, une capacité de réaction peut être insoupçonnée. L'Université, est parfois vue, quand on la connaît moins bien, comme une grosse institution qui ne bouge pas vite, qui reste assez immobile et figée. Nous avons montré que ce n'est absolument pas le cas.

Avant de clôturer, je voudrais quand même donner un message vers les nombreux représentants de nos Gouvernements qui sont présents. Je ne vais pas faire de liste de revendication, je ferai un message concis. C'est comme pour les consignes sanitaires, quand elles sont trop complexes et nombreuses, on ne les comprend pas bien et finalement, on les ignore.

Je dirai donc simplement ceci. Les Universités, et les six derniers mois l'ont encore montré avec force, sont un outil extraordinaire pour notre jeunesse et pour la société dans son ensemble, Mesdames et Messieurs, préservez-les ! Nous apporterons le meilleur. SCIENTIA OPTIMUM !